

## Un humour pince-sans-rire *Big Eyes* de Tim Burton

Gilles Marsolais

---

Number 171, March–April 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73574ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Marsolais, G. (2015). Review of [Un humour pince-sans-rire / *Big Eyes* de Tim Burton]. *24 images*, (171), 64–64.

# Un humour pince-sans-rire

par Gilles Marsolais



On nous dit : «Ce film est inspiré d'un fait réel». D'entrée de jeu, l'ironie de cette adresse au spectateur de la part de Tim Burton n'échappe à personne. On pense aussitôt à son coup fumeux, *Ed Wood* (1994) ou l'histoire vraie de ce mauvais réalisateur de série Z, «l'un des plus mauvais de tous les temps» dont certains cinéphiles préfèrent oublier le nom. Dans ce film jouissif, devenu un film culte après son échec commercial, le cinéaste réussissait presque à semer une confusion durable sur la notion du goût en art. Dès lors, qui pourrait imaginer Tim Burton en documentariste... sérieux ? Il veut bien aborder la réalité, oui, mais pour mieux lui tordre le cou.

Scénarisé par les mêmes complices que ceux qui ont commis *Ed Wood* (Scott Alexander et Larry Karaszewski), *Big Eyes* repose sur une fragile anecdote elle aussi connue de tous : une sombre histoire de fraude, impliquant manipulation et usurpation d'identité, dans le milieu de l'art. La victime, une jeune femme aussi naïve que généreuse ; le coupable, un beau parleur au charme redoutable. Bref, la mesure est donnée, la coupe est déjà pleine avant même que ne débute le tournage. Comment relever un tel défi ? Comme un enfant devant son coffre de jouets, Tim Burton, on s'en doute bien, n'en fait qu'à sa tête pour gagner son pari. Pour goûter le résultat à l'écran, il suffit d'être attentif, ouvert à sa manière, forcément déconcertante une fois de plus. Cette

fois, l'iconoclaste procède sans tapage, sans la flamboyance à laquelle on l'associe, mais en misant effrontément sur les clichés pour mieux s'en amuser, clichés qu'il aligne sans façon comme des blocs qui deviennent les wagons de son train miniature.

Bien sûr, la réussite indéniable de *Big Eyes* tient largement au jeu exceptionnel des deux acteurs principaux : Christoph Waltz (pas de Johnny Depp, cette fois) et Amy Adams, dans les rôles de Walter et Margaret Keane, l'envers et l'endroit d'une même réalité, devenus célèbres à la fin des années 1950, autant par le scandale qu'ils provoquèrent dans le milieu de l'art que par la nature de la production picturale en cause (*Ed Wood* n'est pas loin). Mais le film se distingue surtout par son mode de narration particulier privilégiant le visuel. Il impose ainsi un récit par stratification différenciée, afin de rendre compte de l'évolution de la situation et de la transformation des personnages, contournant du même coup les pièges de l'explication psychologique. Tout se joue sur les changements abrupts de couleurs et d'éclairages. D'abord les tons pastel, un vert douçâtre pour évoquer le bonheur fade de la vie de banlieue sans horizon que Margaret s'empresse de quitter avec sa fille, en plaquant son mari. Puis, Tim Burton ose le rose (on salue l'effet de signature voulu) pour souligner le piège dans lequel va s'enfermer à nouveau Margaret après l'échec de son premier mariage. Le chef opérateur Bruno Delbonnel (*Dark Shadows*) se surpasse

dans chacune de ces évocations successives tournées en digital. Mémorable, la superbe représentation picturale qu'il donne de San Francisco au tournant des années 1950-1960 où Margaret devient portraitiste de rue. Puis, on retrouve celle-ci dans la lumière irradiante d'Hawaï où elle assume enfin sa libération en tant que femme et artiste. Pourtant, sans que l'on y prenne garde, la manière change progressivement pour amener le spectateur à se frotter ultimement au réalisme ou du moins à sa représentation, qui culmine lors de la séquence finale du procès. Clin d'œil amusé à tout un pan du cinéma actuel qui carbure à l'ingrédient vendeur de l'histoire vraie. Mais, là encore, tout dérape inexorablement, même les codes du genre, alors que se dévoile la vraie nature des personnages.

*Big Eyes* capte donc le parcours d'une rédemption, celle de Margaret, dont la présence est incontournable dans chaque plan alors que les ombres symboliques qui la cernent (dont les manigances de son mari) devraient la faire disparaître de l'écran. Sous cet angle, le film peut-être qualifié de féministe. Il faut donc prendre à la blague le fait que Margaret se libère de ses chaînes sous l'influence des Témoins de Jehovah ! Tout dans ce film est constamment filtré par ce sens aigu de l'humour pince-sans-rire.

Aussi, Tim Burton nous rappelle que la vérité du moment présent se dérobe toujours à nos yeux puisque la lumière est affaire d'illusion, alors que Margaret, pour sa part, préfère focaliser dans ses aquarelles sur les yeux démesurés de ses personnages, qui seraient le reflet véritable de leur âme ! On reconnaît dans ce film abouti l'attirance du réalisateur pour l'un de ses thèmes de prédilection : les êtres solitaires, marginalisés, dont il scrute le potentiel créatif, comme dans *Edward Scissorhands*. Après quelques films moins convaincants, on peut dire que Tim Burton, assagi, réussit fort bien lui-même à renouer avec la création. ■

États-Unis, 2014. Ré. : Tim Burton. Scé. : Scott Alexander et Larry Karaszewski. Ph. : Bruno Delbonnel. Mont. : JC Bond. Mus. : Danny Elfman. Int. : Amy Adams, Christoph Waltz, Krysten Ritter, Danny Huston. 106 minutes. Dist. : Les films Séville.